



EN VEDETTE

I

Révant de conquête ou de délivrance,
Hulan d'Allemagne et chasseur de France
Suivent tous les deux chacun son espoir.
En vain les jours fuient, en vain le temps passe.
Rien n'a pu lasser cet espoir tenace
Ni du chasseur bleu, ni du hulan noir.

II

Tout droits sur leur selle et dressant la tête,
Ils sont là tous deux, tous deux en vedette,
Mousqueton au poing, lance à l'étrier.
L'un dit : "J'ai goûté la gloire et je l'aime !"
Et l'autre : "J'ai, moi, fidèle à moi-même,
Un coin de Patrie à rapatrier."

III

Ainsi s'observant, se guettant sans cesse,
Consumant sans fruit leur fleur de jeunesse.
Les deux cavaliers s'attendent encor ;
Et, pour n'avoir pas vidé leurs querelles,
Les deux nations font peser sur elles
Une lourde paix pire que la mort.

IV

O le peuple heureux : O les jours prospères,
Où les fils, vengeurs des hontes des pères,
Fixent d'un œil calme un ciel éclairci !
Où tout est en joie, où rien n'est en peine ;
Où l'indépendance ignore la haine...
C'est là le bonheur ! et l'honneur aussi !
.....

V

A quand le combat ? Pour qui la victoire ?
Eclair de malheur ou rayon de gloire,
Qui te tirera, premier coup de feu ?
L'Europe en vain cherche à percer ces ombres
Et ses regards vont, anxieux et sombres,
De ce hulan noir à ce chasseur bleu.

PAUL DÉROULEDE.

CINQ MINUTES, S'IL VOUS PLAÎT



HUT ! chut !...

C'est Ninette qui vous revient, mais sur
la pointe des pieds, cette fois.

Oh ! oh ! comme il est mal de venir
parler aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ !

Je ne savais pas.

Si seulement vous aviez entendu la verte se-
monce que m'a faite ma mère ; si seulement vous
aviez senti braquer sur vous pendant une minute
les foudroyants regards des beaux-frères et de leurs
très dignes épouses... Et le gaillard de six pieds
deux pouces, s'il vous plaît ?...

Ah ! lui n'a cru devoir rien faire de mieux que
de s'abstenir de sa partie trois jours consécutifs et
de m'arriver ensuite tout mari... bien davantage
que je l'étais. Pour comble : *monsieur, madame* ou
mademoiselle Angéline veut bien accoler à mon nom
le joli qualificatif : *légère*.

Et tout cela pour un bout de confiance que je
n'ai pu garder. Je vous demande un peu...

Je serai si grave aujourd'hui, que je *défaçonnerai*
tout mon monde, et vous serez bien forcés d'avouer
que Ninette n'est ni aussi naïve, ni aussi légère,
ni aussi... qu'elle vous a paru de prime-abord.

Je juche sur mon nez les yeux de verre que ma
vieille mère croit devoir s'ajuster dans les circon-
stances solennelles, et j'entame la conversation en
vous parlant d'une fête de cœur à laquelle j'ai eu
le bonheur d'assister, d'une de ces fêtes qui laissent
après elles un souvenir impérissable.

Accordez-moi un tout petit cinq minutes d'at-
tention. Y êtes-vous ?...

.

M. le Rédacteur a dit un gracieux mot, dans un
numéro précédent, touchant le *conventum* des an-
ciennes élèves de l'Académie de madame Mar-
chand. Pour le bénéfice de ceux qui se vantent
me connaître déjà, j'ajouterai que j'ai fait mon
éducation chez madame Marchand — institution
qui a gardé une large part de mon cœur.

J'ai donc répondu avec empressement à l'appel

fait par la circulaire lancée à cette occasion, et bien
avant tout le monde, samedi, 26 juin, je prenais
place dans la vaste salle du Plateau.

Vite, d'autres arrivèrent aussi ; et le temps de
le dire, nous nous trouvâmes tout un nombre
d'anciennes compagnes réunies, compagnes, jeunes
filles que la Providence ou le hasard a jetées, per-
dues çà et là, dans la cohue humaine.

—Étrange, me disait hier encore une amie,
membre du comité, tandis que de Sorel, des États-
Unis, d'autres villes, encore, des campagnes d'a-
alentour nous sont venues des figures toutes joy-
euses ou des lettres toutes chaudes de souvenirs
bien conservés ; ici, à la ville, à deux pas de notre
Alma Mater, il est des personnes qui n'ont ré-
pondu, en aucune manière, à la circulaire adressée
ou à l'invitation envoyée à quelques rares excep-
tions.

—Étrange vraiment, répliquai-je. Apparemment
tous les cœurs ne sont pas faits les mêmes.

Oh ! comme il fait bon de se revoir, après une sé-
paration plus ou moins longue, comme des enfants
d'une même famille auprès de leur mère ! Comme
il fait bon de saisir des traits demi-oubliés, de serrer
des mains demi-froidies ! Comme il fait bon de
renouer de premières affections, comme il fait bon
de se sentir protéger quelques instants par la noble
bannière qui a abrité nos premiers jeux, nos pre-
mières pensées !

De chaudes poignées de mains, des flots de
bonnes paroles, des sujets de conversation ébau-
chés, coupés court par d'autres sujets, des riens du
tout, des francs éclats de rire comme ceux d'autre-
fois, puis une musique rétablit le silence et ouvrit
le programme. Récitations, chant, musique tour-à-
tour ; d'anciennes élèves s'étaient jointes aux élèves
actuelles, et la fête ne pouvait être plus belle.

Comme bouquet de la fin, il nous fut donné
d'assister à la distribution des prix de notre chère
Académie. Comme elle s'est conservée ! Comme
elle a grandi, comme elle a prospéré !

La voix d'une ancienne élève commença la lec-
ture du Palmorès, — cette même voix qui, en des
années plus éloignées, avait fait rire ou pleurer
beaucoup d'entre-nous, regretter ou désirer aussi.

Une gaie voisine, qui sut toujours mieux s'amu-
ser en classe que travailler, me fit remarquer qu'elle
aurait remporté de son temps la médaille du gou-
verneur-général, remise depuis deux ans à l'élève
première de l'institution, si alors Son Excellence
eût porté les yeux sur l'Académie de madame Mar-
chand. Je me permis l'énoncé d'un doute.

Que de réminiscences intimes ! Que d'impres-
sions, que de souvenirs jaillirent en ces quelques
instants !

Enigme que ce cœur qui s'oublie à redevenir
enfant, à sentir battre en lui les mêmes sentiments
d'heures trop vite sonnées, alors qu'il était heu-
reux, heureux sans crainte, sans regret, sans
désir...

.

Une autre surprise nous attendait encore à la
sortie. Dans le vaste parloir de l'Académie du
Plateau on avait exposé les différents ouvrages
faits par les élèves de l'Académie de madame
Marchand durant le cours de l'année. Quel gra-
cieux coup-d'œil ! quel délicieux pêle-mêle !

Dessins au crayon, peintures à l'huile, peintures
sur verre, cuivre, bois, porcelaine, etc, etc.

Et de nous demander, avec une juste hésitation,
lequel il fallait plutôt admirer : ou du brillant
talent de la jeune maîtresse de dessin, se livrant à
l'enseignement avec toute la fièvre de son art, ou
de l'attention des élèves qui, répondant si bien à
ce qu'on attendait d'elles, ont donné à leurs ta-
bleaux tant d'animation, tant de vie ?

A l'une et aux autres, nous avons également
pressé la main, toutes, nous, anciennes élèves,
fières et heureuses d'appartenir à une institution
qui s'avance si rapidement vers la science et le
progrès.

Pardonnez, je ne veux pas faire de la réclame et
sonner la grosse caisse en faveur de l'Académie de
madame Marchand. Certes ! elle n'a nullement
besoin de ma maigre éloquence. Patronnée par le
clergé, avec le haut encouragement qu'elle reçoit
du public en général, elle saura toujours soutenir
sa position et donner aux jeunes filles l'instruction
solide et forte qu'exigent le devoir et la société.

Sur ce, Ninette vous salue. Ses lunettes sont
trop fortes et trop lourdes : elles fatiguent sa vue
et écrasent son nez, puis — avouez-le — le ton grave
lui sied mal.

A bientôt !

NINETTE.

NOS GRAVURES

LOUIS-PHILIPPE-ALBERT D'ORLÉANS

Nous publions aujourd'hui les portraits des préten-
dants au trône de France, dont la Chambre a
voté l'expulsion.

Louis-Philippe-Albert d'Orléans est né le 24
août 1838 et a épousé, le 31 mai 1864, sa cousine
germaine, Marie-Isabelle-Françoise d'Assises,
née le 21 septembre 1847, fille du duc de Montpensier.

De ce mariage sont nés six enfants, deux fils et quatre
filles.

Le comte de Paris eut pour professeur M. Adolphe
Régner de l'Institut, qui, après la révolution de 1848, sui-
vit son élève en exil. Il fut élevé dans la petite ville alle-
mande d'Eisenach, où résidait sa mère. Plus tard, il alla se
fixer en Angleterre, puis voyagea en Orient avec son frère,
le duc de Chartres, et, à son retour, la guerre de Sécession
ayant éclaté, il partit pour l'Amérique du Nord en 1861,
entra dans les troupes fédérales comme capitaine d'état-
major et aide de camp du général MacClellan, qui com-
mandait l'armée du Potomac.

En compagnie de son frère, il passa l'hiver près du gé-
néral occupé à organiser ses forces, puis fit avec lui la cam-
pagne de 1862 contre Richmond, et assista à quelques
affaires.

On a fait assez justement observer à ce propos que le
comte de Paris, en prenant parti pour l'Amérique du Nord,
a fait une campagne tout à fait antifranaise, puisque c'est
dans l'Amérique du Sud qu'on trouve et des nationaux et
des sympathies.

Ce prince a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sous
différents pseudonymes, des articles quel, à cause de la per-
sonnalité de leur auteur, ont fait quelque bruit. Quant à
son livre sur les associations ouvrières en Angleterre, il ne
contient rien qui puisse attirer l'attention.

Rentré en France après l'abrogation des lois d'exil, le
comte de Paris se tint d'abord à l'écart, mais lors des ten-
tatives de fusion entre les deux branches de la maison de
Bourbon, sa visite à Frohsdorff, en 1873, eut un grand
retentissement ; elle consacrait en effet l'abandon des pré-
tentions de la branche cadette en faveur du chef légitime de
la dynastie.

Depuis cette époque, il avait vécu dans un effacement au
moins apparent, tantôt à Paris chez la duchesse de Galliera,
tantôt à son château d'Eu. Les débats parlementaires nous
ont appris comment il était sorti de sa réserve, au point de
faire croire à la majorité de la Chambre que son expulsion
était devenue nécessaire.

LE PRINCE NAPOLÉON

Joseph-Charles-Paul Bonaparte, né en 1822, à Trieste, est
le second fils de l'ex-roi Jérôme et de la princesse Frédéri-
que de Wurtemberg.

Après une jeunesse errante il demanda à Louis-Philippe,
en 1845, l'autorisation de visiter Paris sous le nom de comte
de Montfort ; mais ses intrigues ne tardèrent pas à sembler
suspectes au gouvernement, qui le fit *expulser* sans autre
forme de procès.

En 1848, il se mit à la disposition du gouvernement pro-
visoire et fit mine de se rallier à la République. Il fut en
effet élu comme républicain à la Constituante, dans le
département de la Corse.

Après être rentré un moment dans la vie privée à l'épo-
que du coup d'Etat de 1851, ce démocrate intransigeant ne
tarda pas à accepter de son cousin, en 1852, les insignes de
grand-croix de la Légion d'honneur et, sans avoir encore
servi, le grade de général de division.

Il alla en Crimée. Ses qualités militaires ont été fort
diversement contestées.

En 1855, il se fit nommer président de la Commission
de l'Exposition universelle, devint ministre de l'Algérie et
des colonies, et épousa la princesse Clotilde, fille du roi
Victor-Emmanuel.

Au Sénat impérial le prince Napoléon joua comme ora-
teur un certain rôle, mais il ne tarda pas à attaquer vio-
lemment le pouvoir personnel, ce qui lui valut une disgrâce
au moins momentanée. Il employa ses loisirs à de nombreux
voyages sur son yacht à vapeur.

Après la guerre, au cours de la captivité de Napo-
léon III, les journaux le signalèrent comme l'âme des
intrigues bonapartistes qui essayaient de se nouer en Alle-
magne. Sa conduite pendant la guerre fut très sévèrement
jugée.

Devenu le chef du parti de l'appel au peuple, il fut
incarcéré en 1872 ; reconduit à la frontière, il essaya, lors
des tentatives de restauration légitimiste, d'attirer à lui la
démocratie ; puis, reentré en France, il fut nommé contre
Rouher en Corse et fit partie, à la Chambre, des 363.

La mort imprévue de l'ex-prince impérial remit le prince
Napoléon en évidence ; il devint le chef de son parti. Il a
une fille et deux fils dont l'aîné, le prince Victor, est le
chef choisi par M. Paul de Cassagnac, qui l'oppose à son
père.

De là des haines violentes dans la famille et des querelles
qui ont parfois beaucoup égayé la galerie.